

PATRIE CONTRE CLASSES

I- REPERES

Même si elle en accompagne l'avènement, la nation « n'appartient » pas à la société industrielle, pas plus du reste qu'à la société marchande. Elle renvoie avant tout à un problème historique lié à l'ensemble des opérations par lesquelles « la société », à un moment de l'histoire, se circonscrit en unités particulières pour se dire, se faire et agir (voir supra, chap. V). Intrinsèquement, ces opérations ne relèvent donc en rien du mode de fonctionnement des types sociétaux, elles se situent sur un plan totalement différent.

Mais cette distinction ne doit pas dispenser de l'étude des relations entre ces deux types de problèmes. Au contraire, nous pensons que plus cette distinction sera clairement établie (en particulier par le positionnement de la question nationale sur un axe diachronique d'analyse, perpendiculaire à l'axe synchronique sur lequel doivent être décryptés les mouvements sociaux) et plus cette étude aura de chances d'être pertinente.

Un des points d'intersection des deux axes sur lesquels se projettent nation et mouvements sociaux a pour nom démocratie. C'est à partir de ce point singulier que nous choisissons d'aborder les rapports entre question nationale et mouvement ouvrier.

Pas de mouvements sociaux (tout au moins dans l'acception positive que nous avons donnée de ce concept au début du chapitre II) sans espace [119] de liberté, sans autonomie de la société civile, sans délimitation du lieu du pouvoir et mise en place de mécanismes visant à en contrôler les prérogatives. Pas de mouvements sociaux donc sans ouverture du système politique, sans État de droit, sans démocratie.

Toutes les questions nationales surgissent à partir du moment où une nation se sent ou se voit frustrée de son État. Soit que celui-ci soit supprimé par la force (invasion, annexion militaire), soit que son dégagement soit empêché (colonisation, minorités nationales). À la clef réside toujours un problème historique et politique.

L'équation, pour peu que l'on continue à lire les relations entre question nationale et mouvements sociaux à partir du point démocratie, semble alors facile à résoudre : pas

de mouvements sociaux sans démocratie, pas de démocratie sans État de droit, donc pas de mouvements sociaux ou tout au moins marginalisation de ceux-ci au sein des collectivités se reconnaissant comme nation luttant pour l'obtention ou le rétablissement d'un État propre, c'est-à-dire privilégiant nécessairement à l'union contre la division¹.

Bien qu'il faille sans doute nuancer cette affirmation, force est de constater qu'elle définit centralement l'ensemble des relations entre question nationale et mouvements sociaux dans les multiples situations historiques qui ont été marquées, tout au long de ce siècle, par des luttes d'affirmation et de libération nationales. L'affirmation politique unitaire d'une collectivité portée par une vaste mobilisation nationale tend toujours à éliminer ses divisions internes, s'exposant en cela aux multiples tentations totalitaires. De quelques idéologies qu'elles se réclament, les mobilisations nationales parlent en effet toujours au nom l'Un face aux autres.

II- MARXISME ET QUESTION NATIONALE

Cette dialectique reste imperméable au marxisme. Son combat vise non plus l'approfondissement et le balisage de la distance séparant société civile et État, mais son abolition. Pour Marx, l'Etat n'est qu'un instrument de domination créé par la bourgeoisie pour museler et modeler la société suivant ses intérêts. Face à cette logique répressive, la suprématie du social (dont les tenants et aboutissants résident [120] dans la dialectique des forces productives) doit être rétablie. L'homme abstrait que désignent les institutions étatiques doit laisser la place à l'homme concret, produit de rapports sociaux concrets. La logique immanente au mode de production capitaliste apparaîtra alors en pleine clarté, précipitant la bourgeoisie vers sa perte et annonçant l'instauration du communisme. Dans ces conditions, la nation, qui en appelle à une identité collective commune et à un mode de solidarité historique transcendant celui de classe, ne peut être abordée que négativement par le marxisme.

Aspirant à une totalité cognitive de la réalité à partir de l'étude de l'évolution des forces de production, hermétique donc à la dimension symbolique de la société, le marxisme n'a de choix qu'entre nier la question nationale (« Il n'y a pas de nations,

¹ Peu importe ici la généalogie et le mode de reproduction de la conscience nationale. Ce qui compte, c'est son « évidence » et son poids.

aujourd'hui surtout... il n'y a pas que des classes »²) ou l'intégrer comme un épiphénomène secondaire dans son système interprétatif (nationalisme = fausse conscience ou idéologie de classe) et sa stratégie d'action (« le droit d'autodétermination se voit chez Marx subordonné aux exigences de l'évolution générale dont la lutte des classes prolétariennes constitue la force motrice principale »³).

Cette impossibilité congénitale du marxisme d'entrevoir la question nationale autrement que sous le mode du rejet ou de l'opportunisme sera en Pays Basque aggravée par les conditions d'apparition et de développement tant du nationalisme que du mouvement ouvrier et du socialisme. En effet, bien que leurs dirigeants se soient efforcés de les dissocier, mouvement ouvrier et socialisme sont dès le départ intimement liés en Biscaye. Les premières sociétés de défense ouvrières, les premières revendications, les premières grèves, bref les premières manifestations du mouvement ouvrier en Biscaye sont le produit de la rencontre d'un prolétariat surexploité avec une poignée d'agitateurs socialistes. Il n'y a qu'à comparer [121] les noms des premiers leaders syndicaux et des dirigeants du PSOE pour se rendre compte qu'il s'agit des mêmes.

Or, prolétariat organisé et militants socialistes ont pour caractéristique d'être étrangers au pays. Environ 80 % des mineurs, premier foyer du mouvement ouvrier en Biscaye, sont des immigrés. Ceux-ci représentent par ailleurs 58 % des manœuvres et ouvriers spécialisés des grandes entreprises métallurgiques biscaïennes du début du siècle⁴. L'instigateur du socialisme en Biscaye et principal leader du mouvement ouvrier, Facundo Perezagua, est quant à lui originaire de Tolède et fut en 1885 dépêché par la direction madrilène du PSOE pour implanter celui-ci en Biscaye. *Dès le départ donc, mouvement ouvrier, lutte de classe et socialisme sont en Biscaye identifiés avec l'immigration.*

Si on ne perd pas de vue que le contenu du premier nationalisme basque est essentiellement ethnique et racial, interdisant *ipso facto* toute tentative d'intégration des

² Jules Guesde (1882), cité par Georges Haupt, Michael Lowy et Claudie Weil, *Les marxistes et la question nationale*, Paris, 1974, Ed. Maspéro, p. 31.

³ Karl Kautzky, *Die Befreiung der Nationen*, Stuttgart, 1917, Ed. Dietz, p. 9 (cité par Haupt, Lowy et Weil, *op. cit.*, p. 18). Pour une étude détaillée de la position de Marx et Engels sur la question nationale, voir Miklos Molnar, *Marx, Engels et la politique internationale*, Paris, 1975, Ed. Gallimard.

⁴ Alors que 77,6 % des industriels, propriétaires et rentiers sont natifs du pays (Javier Corcuera, *Origenes*,

immigrés au mouvement national, si on ne perd pas de vue que celui-ci sera par la suite noyauté par une bourgeoisie paternaliste pesant de tout son poids pour en faire un mouvement opposé à la lutte de classe, il n'est même pas nécessaire de faire appel à une étude théorique sur le marxisme et la question nationale, sur le national et les mouvements sociaux, pour comprendre le type de relations qui allaient présider aux rapports entre nationalistes et socialistes en cette fin du XIX^e et ce début du XX^e : « Entre le génie basque et le socialisme, réside une répulsion absolue et irréductible »⁵.

ideologia...op. cit., pp 77-81).

⁵ Arturo Campion, « La personalidad *euskera* en la historia, el derecho y la literatura », conférence donnée à Bilbao, le 27 avril 1901 (*in Discusos... op. cit.*, p. 139).

III- LES SOCIALISTES FACE AUX NATIONALISTES

« Toutes les armes nous paraissent bonnes pour les combattre. »

*La lucha de clases*⁶

Lorsqu'on connaît le « tarif » des « indemnités » pour les amputations dues aux accidents du travail dans les mines biscayennes à la fin [122] du XIX^e siècle (vers 1890) : « Pour deux jambes : 40 duros, pour deux bras : 20, pour deux mains : 10 »⁷, et qu'on sait que certains n'hésitèrent pas à s'amputer volontairement de quelques doigts pour échapper ainsi à l'enfer de la mine et toucher quelques compensations⁸, on peut aisément se faire une idée des conditions de travail et du degré d'exploitation qui pouvaient régner dans ces nouveaux bagnes industriels. Grâce à l'incessant travail des premiers socialistes, la simple conscience d'exploité et les révoltes instinctives de ces nouveaux forçats vont rapidement se transformer en conscience de classe et en combat politique : le bassin minier constituera le premier bastion socialiste en Biscaye.

Les premiers nationalistes basques, qui ne cessent d'insulter les immigrés en les accusant de tous les maux, de réclamer leur départ et ne rêvent que d'un retour en arrière, ne sont pour les socialistes que des « déséquilibrés racistes » en total anachronisme avec les réalités du moment. À l'heure où « tout tend à s'universaliser », où « l'esprit du siècle tend à faire disparaître les frontières et à la formation d'une seule famille humaine »⁹, « parler de petite patrie et vouloir conserver une langue régionale (...) est la plus grande idiotie (que l'on puisse faire) »¹⁰.

⁶ *La lucha de clases* n° 100, 29 août 1896. *La lucha de clases* fut l'hebdomadaire des socialistes biscayens d'octobre 1894 à juin 1937.

⁷ Rapporté par Beltza (qui cite le leader socialiste Perezagua), *El nacionalismo vasco... op. cit.*, p. 56.

⁸ Entretien personnel avec un ancien mineur, août 1980, Gallarta.

⁹ « Bizkaitarrismo », in *La lucha de clases* n° 305, 11/08/1900.

¹⁰ « Bizkaitarrismo », in *La lucha de clases* n° 362, 7/09/1901.

« Les frontières n'ont d'autre fin que de soutenir les privilèges des capitalistes des nations contre les masses déshéritées (...). Ce désir de résurrection médiévale de petites patries et de se particulariser avec des langues et cultures régionales n'est qu'un obstacle au progrès et ne fait rien d'autre que d'approfondir les différences entre les peuples. Nous combattons et combattrons toujours toute tendance séparatiste et tout esprit régionaliste qui sont dans le fond une même chose car, après tout, ces mouvements ne servent qu'à éloigner le peuple du chemin sur lequel l'amènent fatalement les phénomènes économiques et qui débouche sur le socialisme révolutionnaire. »¹¹ [123]

« Le séparatisme aujourd'hui, comme le patriotisme hier ne sont que des cartes jouées en leur temps par les exploiters pour que les masses continuent à être enchaînées par la dépendance économique. »¹² « Tout ceci ne sert qu'à introduire des rancœurs entre les peuples et est une œuvre infâme. »¹³

« Nous combattons le nationalisme basque et celui des Catalans parce qu'ils ne tendent qu'à établir haine et rivalité entre les hommes en les éloignant du véritable chemin de la liberté humaine, laquelle ne pourra pas être atteinte en multipliant les frontières, mais bien au contraire en les faisant disparaître toutes, en abolissant la propriété privée des moyens de production et en mettant fin à l'exploitation de l'homme par l'homme. »¹⁴

Pour les socialistes, les nationalistes basques « sont totalement à contre-courant de l'histoire »¹⁵ : « Ce sont quatre fous »¹⁶, « des êtres généralement tenus pour déséquilibrés »¹⁷, « des barbares prêchant l'ignoble folie d'un régionalisme enfermé sur l'égoïsme local et la sotte vanité raciale par un mur fait des sédiments les plus bas de l'âme humaine »¹⁸. La doctrine nationaliste n'est qu'une « franche et barbare régression à la tribu, à l'âge de pierre (...) et n'a d'autre fin que de fomenter la haine féroce contre les

¹¹ « Patria chica y patria grande », in *La lucha de clases* n° 263, 21/10/1899.

¹² « El por que del separatismo », in *La lucha de clases* n° 260, 30/09/1899.

¹³ « Los regionalistas », in *La lucha de clases* n° 261, 7/09/1899.

¹⁴ « El separatismo y los socialistas », in *La lucha de clases* n° 258, 16/09/1899.

¹⁵ *Ibidem*.

¹⁶ « Nobleza? », in *La lucha de clases* n° 256, 2/09/1899.

¹⁷ « El por que del separatismo », in *La lucha de clases* n° 260, 30/09/1899.

maketos (...), une doctrine qui ne peut prospérer au sein d'aucun peuple si ce n'est entre sauvages »¹⁹.

Face à « ces pauvres fous, ou plutôt simples d'esprit qui se prennent pour des surhommes et pensent pouvoir persuader les gens qu'il n'existe rien au-delà de la terre basque »²⁰, les socialistes doivent affirmer avec force que « les travailleurs n'ont qu'une patrie : le monde »²¹. [124] « Face à la politique de races, de nations, de régions, face aux idioties et misères du protectionnisme, face à la patrioterie (*patrioteria*) et aux anti-*maketos*, face à tout cela, le socialisme doit promouvoir le plus ample cosmopolitisme, la mobilisation la plus grande possible de l'ouvrier, la lente invasion des peuples les uns par les autres. »²²

Alors que les nationalistes pensent que « le prolétariat espagnol est l'ennemi racial de l'ouvrier basque, de la richesse et de la prospérité de la Biscaye »²³ et « qu'entre les deux réside une muraille infranchissable »²⁴, les socialistes en appellent à une solidarité de classe transcendant les différences raciales : « Tout le monde sait que l'ouvrier basque subit le même sombre sort que ses frères de travail originaires d'autres régions et que le cœur des uns et des autres bat (au rythme) d'un même sentiment confraternel et d'une même haine envers ceux qui les exploitent de façon inhumaine, qu'ils soient ou non leurs compatriotes. »²⁵ « Contre la mesquinerie des petites patries, les ouvriers lèvent l'internationale ouvrière. »²⁶ Contre « les très grandes prisons, pleines de prisonniers, pleines de travailleurs que sont les nations : le socialisme international ! Voilà notre indépendance ! Voilà l'émancipation de tous les êtres humains ! »²⁷

¹⁸ « Régionalisme chinesco », in *La lucha de clases* n° 167, 18/12/1897.

¹⁹ « Nobleza? », in *La lucha de clases* n° 256, 2/09/1899.

²⁰ « Bizkaitarrismo », in *La lucha de clases* n° 362, 7/09/1901.

²¹ « Bizkaitarrismo », in *La lucha de clases* n° 305, 11/08/1900.

²² « Política de razas », in *La lucha de clases* n° 126, 27/02/1897.

²³ K, « Nacionalismo, comunismo », in *Euskadi* n° 3363, 26/08/1923.

²⁴ J. de E., « Temas obreros. Contumacia », in *Euskadi* n° 3364, 28/08/1923.

²⁵ « Bizkaitarrismo », in *La lucha de clases* n° 362, 7/09/1901.

²⁶ « Ese es el camino », in *La lucha de clases* n° 264, 28/10/1899.

²⁷ « Polonia y Vizcaya », in *La lucha de clases*, 23/05/1903.

Au lieu de s'évertuer « par des efforts ridicules » à sauver l'*euskera*, « ce malade tuberculeux qui dépérit irrémédiablement et en est à son dernier stade »²⁸, « il faut promouvoir une langue universelle pour [125] que nous nous comprenions tous »²⁹, car « si la bourgeoisie a intérêt à diviser le prolétariat suivant les langues et les nations pour en diminuer la force, le prolétariat, lui, ne peut que tirer profit de l'abolition des frontières »³⁰.

Les ouvriers n'ont absolument rien à attendre de la principale revendication des nationalistes (le rétablissement des *Fueros*), car « de quels avantages les travailleurs jouissaient-ils avec ceux-ci ? Nous voudrions bien que tous ceux qui ne cessent à tout moment de nous parler des libertés basques comme du suprême bien perdu nous le disent (...). Les salaires étaient plus bas que les actuels et l'ouvrier était tout aussi démuné qu'aujourd'hui »³¹. De fait, « ces bons us et coutumes de la race sont ceux qui ont permis aux industriels basques de (commencer) à exploiter de façon barbare les ouvriers »³². « Être exploité par un patron basque, allemand, anglais ou chinois est exactement la même chose. »³³ L'indépendance de la Biscaye n'apportera absolument rien de plus aux travailleurs car « la Biscaye libre sera la Biscaye d'aujourd'hui, la Biscaye capitaliste, et elle n'aura pas avancé d'un pouce sur le chemin du bonheur »³⁴.

En définitive, les travailleurs n'ont donc rien à attendre du nationalisme, si ce n'est qu'il divise la classe ouvrière et fomenté la haine entre les peuples, faisant le jeu des capitalistes³⁵. « Dans le grand combat que doit livrer le progrès contre la barbarie de l'exclusivisme local, les socialistes se placent au premier rang. Les deux pôles sont ici le dénommé bizkaitarrisme d'un côté et le socialisme de l'autre. Plus celui-ci s'améliore et

²⁸ J. Fresnedo, « Mi grano de arena », in *La lucha de clases* n° 366, 5/10/1901. Article écrit en éloge à Unamuno qui prononça des paroles similaires au cours de son discours du 26 août aux jeux floraux de Bilbao 1901 (« Peuple Basque! Cette langue que tu parles, l'*euskera*, est en train de disparaître avec toi. Cela n'a pas d'importance car, comme toi, il doit disparaître. Dépêche-toi de le tuer et de l'enterrer avec honneur et parle espagnol! »).

²⁹ « Bizkaitarrismo », in *La lucha de clases* n° 362, 7/09/1901.

³⁰ « Patria chica y patria grande », op. cit.

³¹ « Los regionalistas », in *La lucha de clases* n° 261, 7/10/1899.

³² « Patria chica y patria grande », in *La lucha de clases* n° 263, 21/10/1899.

³³ « Polonia y Vizcaya », in *La lucha de clases*, 23/05/1903.

³⁴ *La lucha de clases* n° du 30/08/1902.

³⁵ « Les nations sont des produits historiques formés avant tout et surtout pour servir les intérêts de la bourgeoisie. » (« Que es la nacion? », in *La lucha de clases* n° 200, 6/08/1898).

s'élève (...) et plus celui-la diminuera. »³⁶ « Le contrepoids le plus puissant que puisse avoir le nationalisme [126] en Biscaye aujourd'hui (...) est dans les masses prolétariennes. »³⁷ « Nous le disons tel que nous le pensons : vu les circonstances actuelles, nous voudrions un gouvernement qui interdise les Jeux Floraux où on exalte les coutumes d'une région au détriment des autres, un gouvernement qui interdise la littérature régionale et qui en finisse une fois pour toutes avec les dialectes et toutes les langues différentes de la langue nationale. »³⁸ « Si nous avions autorité pour cela, nous rassemblerions tous ces partisans de la petite patrie et nous les conduirions, réalisant en cela un acte humanitaire, à l'hôpital psychiatrique de Bermeo. »³⁹

IV- LES NATIONALISTES BASQUES FACE AUX SOCIALISME

« Entre eux et nous une muraille infranchissable.
Entre eux et nous, un ruisseau de sang. »

J. de K.⁴⁰

Les diatribes socialistes ne feront qu'asseoir les nationalistes dans leurs convictions : le socialisme est une doctrine *maketa*, ennemie du peuple basque.

1- Une doctrine maketa

³⁶ Unamuno, « Por la Patria universal », in *La lucha de clases* n° 367, 12/10/1901.

³⁷ Déclaration de Prieto (député socialiste de Bilbao) aux Cortès le 13/02/1920 (rapporté par Fusi, *Politica obrera... op. cit.*, p. 393).

³⁸ « Los regionalistas », in *La lucha de clases* n° 261, 7/10/1899.

³⁹ « Bizkaitarrismo », in *La lucha de clases* n° 362, 7/09/1901.

⁴⁰ « Temas obreros. Contumancia », in *Euskadi* n° 3364, 28/08/1923. J. de K. : le Président Leizaola nous a dit qu'il s'agissait certainement du syndicaliste de ELA, Juiz de Ercilla. Iker de Guallastegui pense

« Le parti socialiste se compose encore aujourd'hui quasi exclusivement de *maketos*. C'est à peine si on peut y dénombrer une douzaine de Basques (...). Et comment en serait-il autrement ? (...) Faudrait-il s'unir et s'associer à la lie du peuple *maketo*, si corrompu dans les villes et avili dans les campagnes ? L'étrange de l'affaire, c'est qu'il y ait un seul ouvrier basque parmi les socialistes. »⁴¹ « Les propagandistes, fauteurs et partisans de ces idées (socialistes), opprobre [127] de la Biscaye, sont les étrangers, les nomades de l'immigration servile. Ceci est la dernière invasion de l'étranger que nous subissons. Et de la même façon qu'avec ses vagues de détritiques ethniques, masse hybride de Celtes abâtardis, de Latins décadents et de Maures corrompus, ils intentent à la pureté de notre race et à l'intégrité de notre physionomie typique, ils prétendent (...) nous faire encore plus de mal, nous empoisonner l'âme avec l'idéal grossier d'esclaves envieux. »⁴²

2- Le nationalisme et la tradition basques, antithèses du socialisme et de la lutte de classe

« Le nationalisme basque est dans le devoir absolu de répudier de son sein la lutte de classe. »⁴³ « S'il y a une œuvre anti-nationaliste, c'est bien celle qui prône la lutte de classe. Le nationalisme, et encore plus le nationalisme basque, ne peut être une doctrine de classe. Et surtout, ce ne peut être une doctrine qui porte en soi la lutte de classe. »⁴⁴ « Le nationalisme ne peut s'incliner vers une classe ou vers une autre, sous peine d'exclure l'autre (...). Sa mission est d'harmoniser. »⁴⁵ « Il doit contenir, comme squelette du corps national de demain, tant les ouvriers que les patrons, les riches que les pauvres, les grands bourgeois que les petits-bourgeois et le prolétariat, les patrons que les employés. Comme germe d'un État futur, tous doivent rentrer en lui. »⁴⁶

quant à lui au célèbre polémiste nationaliste Jemein Kepetin (« Ceferino »).

⁴¹ Arana Goiri, « Las pasadas elecciones », in *Baseritarra*, n° 5, 30/05/1897, *Obras Completas*, p. 1289.

⁴² Campion, « La personalidad *euskera* en la historia, el derecho y la literatura », *Discusos... op. cit.*, p. 139.

⁴³ J. de K., « Temas obreros. Lucha de clases », in *Euskadi* n° 3365, 29/08/1923.

⁴⁴ « Ni con unos, ni con otros », in *Euskadi* n° 3362, 25/00/1923.

⁴⁵ J. de K., « Temas obreros. Lucha de clases », in *Euskadi* n° 3365, 29/08/1923.

⁴⁶ *Ibidem*.

Alors que « toute l'action sociale du (nationalisme basque) tend en premier lieu à la conservation de la race, et que tout y est subordonné »⁴⁷, « l'internationalisme ou pseudo humanisme aspire à fondre toutes les races humaines en seul cloaque, effaçant ainsi l'ensemble des caractères nationaux (...) »⁴⁸. « Plus qu'une lutte de classe, le socialisme [128] pratique à Bilbao une lutte de race. »⁴⁹ Pour les nationalistes, il est clair que le socialisme veut la disparition de la spécificité basque⁵⁰.

Le déclenchement et le déroulement des grèves ouvrières, exclusivement menées par les socialistes, sont régulièrement l'occasion, pour les nationalistes, de dénoncer la « tyrannie socialiste qui va jusqu'à menacer de mort les ouvriers qui veulent travailler et ne pas appartenir aux sociétés de résistance »⁵¹. « Si les ouvriers basques rejettent ces sociétés (syndicats) c'est parce qu'elles sont les ennemies déclarées de la langue, des coutumes, et des libertés basques, c'est parce qu'elles aspirent à la refonte de toutes les patries en une seule. Un ouvrier basque, amant de lui-même et de l'histoire de sa race, ne peut rejoindre ces sociétés : il y perdrait sa dignité de Basque. »⁵² « Il ne peut s'enthousiasmer pour les idées de ceux qui professent que la propriété est du vol et que les frontières n'existent pas. »⁵³

Les chocs entre « grévistes *maketos* et travailleurs basques »⁵⁴ se font de plus en plus fréquents et violents, les injures aussi. Contre celles que les socialistes adressent aux ouvriers basques qui refusent de faire grève, les nationalistes répliquent à la fin décembre 1911 par une grande manifestation « des ouvriers basques contre le socialisme ». Le compte-rendu de cette « grandiose manifestation patriotique » est une occasion de rappeler la doctrine basque : communion nationale et union des classes face

⁴⁷ Aranzadi, *La nacion vasca, op. cit.*, p. 238.

⁴⁸ De Ibero, *Ami vasco, op. cit.*, p. 22.

⁴⁹ « Circulo de estudios vascos. Octava conferencia : necesidad del accion social », in *Bizkaitarra* n° 113, 18/03/1911.

⁵⁰ Les provocations des socialistes ne feront que conforter les nationalistes en ce sens. Voir, par exemple le discours d'Unamuno aux Jeux Floraux de Bilbao en 1901 : « Peuple basque, tu es un peuple qui est en train de disparaître. Tu dois disparaître! Tu gênes la vie de la société universelle. Tu dois mourir en transmettant la vie qui te reste au peuple qui t'assujettit et t'envahit ».

⁵¹ *Bizkaitarra* n° 99, 12/11/1910 (sans titre).

⁵² « Circulo de estudios vascos. Octava conferencia : necesidad del accion social », in *Bizkaitarra* n° 113, 18/03/1911.

⁵³ « Los obreros vascos », in *Bizkaitarra* n° 87, 20/08/1910.

à la lutte des classes. « À cette manifestation accoururent non seulement les ouvriers manuels, mais aussi ceux qui ne l'étaient pas, des employés, des patrons. On assista à la véritable démocratie, la belle démocratie basque, à l'union du riche et du pauvre, du patron [129] et de l'ouvrier, encore plus admirable en ces temps où un projet exotique (le socialisme) sème la haine. L'ouvrier basque fut injurié et, pour sa défense et avec lui, défile son patron, proclamant bien haut et de façon éloquente que pour les Basques l'inégalité sociale n'est pas un obstacle pour que les deux éléments travaillent unis et luttent étreints par le même amour de la patrie. »⁵⁵

V- UN PROFOND DIVORCE

Aveuglés par leur idéologie et leurs espérances (« Aux Bisciaïens, il suffit que les Espagnols ou *maketos* s'en aillent de leur territoire, pour que tout soit réglé »⁵⁶), les nationalistes ne peuvent cependant pas ne pas voir que le poids du socialisme ne cesse d'augmenter dans la société basque et que des ouvriers basques, y compris d'anciens nationalistes, commencent à rejoindre le rang des socialistes⁵⁷. Si, jusqu'alors, les nationalistes s'étaient contentés de déprécier les socialistes et d'en appeler à l'unité de tous les Basques « face à leurs coups de main »⁵⁸, il s'agissait désormais de les contrecarrer, « de leur opposer une digue et une force qui puisse désamorcer celle dont ils font preuve durant les périodes de grève »⁵⁹. Il s'agissait de contre-attaquer sur leur terrain privilégié : celui de la classe ouvrière elle-même.

Durant l'hiver 1910, l'idée se précise à travers toute une série d'articles parus dans *Bizkaitarra* : « Les grèves tellement odieuses dont nous subissons si souvent, et

⁵⁴ Arana Goiri, « Sucesos », in *Bizkaitarra* n° 12, 21/07/1894.

⁵⁵ « Gloriosa manifestacion », in *Bizkaitarra* n° 158, 6/01/1912.

⁵⁶ Arana Goiri, Los congresos catolicos de España », in *Bizkaitarra* n° 16, 31/10/1894, *Obras Completas*, p. 400.

⁵⁷ Le cas le plus fameux étant celui de Tomas Meabe, jeune leader nationaliste et ami personnel d'Arana Goiri, qui passera en 1901 au PSOE, créera les Juventudes Socialistas et deviendra un des principaux dirigeants du socialisme en Bizcaye.

⁵⁸ Durant la grève générale de juillet à septembre 1910, les nationalistes lancent par exemple, au moyen de leur hebdomadaire *Bizkaitarra*, une souscription pour venir en aide aux « bons travailleurs basques forcés de faire grève » (voir les n° 88, 89, 90 et 91 et en particulier l'article « la huelga forzada » du n° 91).

⁵⁹ « A los obreros vascos », *Bizkaitarra* n° 91, 19/09/1910.

pour notre plus grand mal, les conséquences, et qui entraînent avec elles la ruine du commerce et de l'industrie, [130] et les naufrages qui en résultent, font penser à un remède sérieux, immédiat et efficace : l'idée d'une association (des ouvriers basques)(...). Nous pourrions ainsi livrer bataille au socialisme, tellement funeste pour la Biscaye. »⁶⁰

Le 23 juillet 1911, la Solidaridad de Obreros Vascos (SOV) est créée⁶¹. Les premières mobilisations et manifestations menées par le syndicat n'ont qu'une cible : les socialistes. C'est par exemple la toute récente SOV qui organise la grande manifestation anti-socialiste de décembre 1911 dont il a déjà été question⁶². Quelques années plus tard, Aitzol (pseudonyme du célèbre polémiste nationaliste Jose de Aristimuño) parlera de la SOV en ces termes : « En Pays Basque, le socialisme est éminemment anti-basque. Il est positivement certain, bien que ses dirigeants l'occultent discrètement pour ne pas éloigner les Basques de ses files, qu'un des points de son programme vise la destruction graduelle des caractéristiques raciales d'Euskadi (...) Pour contrecarrer et, mieux, arrêter complètement la marche du socialisme en Euskadi, il est nécessaire de fomenter et de développer une grande organisation ouvrière basque qui, en dehors du fait qu'elle soit confessionnelle, soit nettement basque, avec des caractéristiques profondément raciales et soit basée sur le fondement de notre nationalité basque. Mais heureusement, nous n'avons rien à inventer. Ce magnifique organisme confessionnel et basque existe : la SOV. Contre l'internationalisme utopique du socialisme, une organisation ouvrière nettement et totalement basque. »⁶³

Face au caciquisme et au monopolisme de l'oligarchie espagnoliste, et face au socialisme *maketo* : l'alliance de tous les Basques derrière la doctrine basque d'un développement harmonieux et sans conflit, [131] alliant progrès et traditions. Face à la division et à la conscience de classe : l'union et la conscience de race. « À la guerre de

⁶⁰ « Asociacion de obreros vascos », in *Bizkaitarra* n° 90, 10/09/1910.

⁶¹ Au cours de son second congrès (avril 1933) elle changera de nom pour devenir Euzko Langileen Alkartasuna-Solidaridad de los Obreros Vascos (ELA-STV). Depuis, ce syndicat (qui, après beaucoup de changements, est aujourd'hui majoritaire en Pays Basque), est communément appelé ELA.

⁶² Il s'agit alors de montrer aux socialistes « nos ennemis éternels, ceux qui n'ont, rien à perdre en cette terre qui n'est pas la leur et dont ils veulent cependant se rendre maîtres en nous étouffant », « la force et la détermination des basques » et « leur faire comprendre qu'il y a des limites à ne pas dépasser » (article signé par la SOV « A los vascos », in *Bizkaitarra* n° 157, 30/12/1911).

⁶³ « El socialismo internacional y el obrero vasco », in *El dia* 19/07/1931 (cité par Elorza, *Ideologias del*

race que nous ont déclarée les syndicats exotiques (UGT et CNT) et les profiteurs des ouvriers basques (l'oligarchie), nous répondrons nous aussi par la guerre de race pour défendre nos droits d'ouvriers basques libres.»⁶⁴ Aussi, est-ce par exemple très logiquement que la SOV du port de Pasajes (Guipúzcoa) se félicite en 1933 « qu'en accord avec elle, les patrons (basques) soient en train de remplacer des Galiciens (syndiqués à l'UGT) par des ouvriers du pays. Voici comment, alors que les sages ne savaient comment remédier à ce foyer de rébellion, la SOV, sans tambour ni trompette, est en train de réaliser une œuvre admirable »⁶⁵. Car « ce n'est pas au moyen de la lutte de classe que les ouvriers basques peuvent espérer améliorer leur situation, mais au moyen de l'union des classes »⁶⁶.

Derrière l'activité de la SOV réside toute la pensée du premier nationalisme basque : la lutte de classes, les conflits, l'exploitation, etc. sont le produit de la conjonction du caciquisme égoïste de l'oligarchie basque (qualifiée de « traître à sa patrie et profondément espagnoliste ») et de l'immigration (qualifiée elle de « hordes de *maketos* dégénérés et perfides »). Que le peuple basque s'unisse pour débarrasser le corps social basque de ces deux parasites, et celui-ci, en rétablissant les institutions de sa race, retrouvera sa félicité.

À la veille de la Guerre Civile, la classe ouvrière est en Pays Basque profondément divisée. D'un côté, les syndicats socialistes, majoritairement composés d'ouvriers immigrés, pour qui la nation basque et encore plus le nationalisme basque ne sont qu'un instrument de la bourgeoisie pour asseoir sa domination de classe, de l'autre côté, la SOV, [132] à la base quasi exclusivement autochtone, pour qui le bonheur des ouvriers basques et plus généralement de tous les Basques passe nécessairement par la libération nationale et donc par l'union de classe⁶⁷.

nacionalismo vasco, San Sebastian, 1978, Ed. Haranburu, p. 276).

⁶⁴ SOV, « Trabajadores! Leed y reflexionad » in *El dia* 23/04/1932 (cité par Elorza, *Ideologias del nacionalismo vasco*, op. cit., p. 286).

⁶⁵ « El porvenir social vasco », in *Euskadi* n° 6289, 2/02/1933.

⁶⁶ « El plena huelga », in *Bizkaitarra* n° 142, 9/09/1911. « Ce que désire précisément la SOV, c'est que les ouvriers et les patrons travaillent unis, chassant cette haine de classe répandue par le socialisme » (« La huelga général », in *Bizkaitarra* n° 144, 30/09/1911).

⁶⁷ En 1933 et en Biscaye, la quasi totalité des mineurs et la grande majorité des ouvriers sidérurgistes sont syndiqués à l'UGT, ce qui représente environ les 2/3 du prolétariat biscaïen. La SOV est quant à elle établie dans les petits ateliers métallurgiques et dans les chantiers navals appartenant à Ramon de la Sota (leader du nationalisme basque). En Guizpuzcoa, où les grosses entreprises font exception, la SOV

Politiquement, l'ANV et le Parti Communiste représenteront les deux seules (et bien tardives) tentatives de jeter un pont par-dessus l'abîme séparant le socialisme du nationalisme basque. Nous avons déjà évoqué l'effort tout à fait isolé et minoritaire des nationalistes de l'ANV. Le PC entreprendra le sien au début des années 30 sous l'injonction de l'Internationale Communiste. Cet effort, extrêmement volontariste, débouchera sur la création, en avril 1935, d'un Parti Communiste d'Euskadi s'étendant aux quatre provinces basques et dont un des buts est « la reconnaissance du droit inaliénable de la nation basque à disposer d'elle-même, droit pouvant aller jusqu'à sa séparation complète de l'État espagnol oppresseur et se traduire par la constitution d'un État d'Euskadi indépendant »⁶⁸.

« Cela ne veut pas pour autant dire que les communistes basques sont nationalistes, ou séparatistes. »⁶⁹ Effectivement, ce n'est pas une motivation nationale qui les anime mais une stratégie de classe. Appliquant les recommandations de l'Internationale Communiste à la lettre, il s'agit pour eux de capter la force du mouvement national pour le canaliser dans la voie de la révolution prolétarienne mondiale : « Tous les mouvements des pays opprimés en vue de leur indépendance renferment des possibilités révolutionnaires qu'en tant que communistes nous ne pouvons ni ne devons dédaigner. Il faut au contraire les utiliser afin de transformer le pays soumis, bastion de la bourgeoisie et du cléricanisme (comme c'est le cas en Euskadi), en allié du prolétariat révolutionnaire afin de vaincre l'ennemi commun, le capitalisme impérialiste international. »⁷⁰ Dans ces conditions, [133] l'origine essentiellement artificielle et le caractère instrumental de l'intérêt des communistes basques envers le nationalisme doivent être soulignés. La tentative de rapprochement des deux termes communisme et nationalisme n'est en rien le produit d'une dialectique sociale et politique interne à la collectivité basque où tout tend au contraire à les séparer. Il faut plutôt y voir l'impact de la stratégie de l'Internationale Communiste, via

compte alors 15 000 affiliés tandis que l'UGT n'en a que 8 000. Dans cette même province, et à la même date, l'Eusko Nekazarien Bazkona (syndicat agricole basque) regroupe environ les 2/3 des familles paysannes.

⁶⁸ In *Euskadi roja* (hebdomadaire des communistes basques ayant paru de mars 1933 à octobre 1934, et de décembre 1935 à septembre 1937), n° 31, 20/06/1936.

⁶⁹ In *Euskadi roja* n° 3, 14/12/1935.

⁷⁰ « El problema nacional vasco a traves del marxismo » in *Euskadi Roja* n° 9, 27/05/1933.

Madrid : ce n'est pas en Pays Basque que la décision de créer le Parti communiste d'Euskadi a été prise, mais à Madrid⁷¹ .

Mais, quelles que soient la nature exacte et la valeur de l'effort des communistes pour rapprocher le nationalisme basque de la lutte de classe ouvrière, leur tentative, vu le poids de leur parti, influera bien peu sur la réalité du moment⁷² . L'ANV et le PC ne seront finalement que les exceptions confirmant la règle définissant les relations d'avant-guerre entre nationalisme basque et socialisme : le plus profond des divorces.

[134]

⁷¹ Dans deux articles très bien documentés (« Comunismo y cuestion nacional en Cataluña y Euskadi (1930-1936) : un analisis comparativo », in *Saioak Revista de estudios vascos* n° 1, 1977, et « movimiento obrero y cuestion nacional en Euskadi (1930-1936) » in *Estudios de historia contemporanea del Pais Vasco*, ouvrage collectif, San Sebastian, 1982, Ed. Haramburu), Antonio Elorza nuance cette vision des choses en montrant comment quelques communistes basques avaient auparavant, dans leur critique du « social chauvinisme d'un PSOE incapable de seulement regarder le nationalisme basque », déjà tenté de montrer la « charge révolutionnaire » que pourrait représenter la revendication nationale basque dès lors qu'on s'efforçait de l'arracher à la mainmise de la bourgeoisie et du clergé local. Cependant, l'auteur reconnaît qu'il ne s'agissait là que de quelques voix très faibles et isolées qui, sans les directives de l'Internationale Communiste, seraient certainement restées sans effet.

⁷² L'historique scission communiste de 1921 fut de faible importance en Pays Basque : l'immense majorité des militants restèrent au sein du PSOE. Un mois avant sa constitution en Parti Communiste d'Euskadi, la Fédération basco-navarraise du PC espagnol ne comptait que 563 affiliés.